

Jean-Toussaint Desanti

« PHONÈS D'AKOUSAI BOULOMAI »¹

Paris le 10 janvier 2001

Gérard,

C'est à toi que je parle, ami, car ta voix je veux encore l'entendre. Tu ne me liras plus, tu ne m'entendras plus. Moi, je t'entends encore ; et mon désir persiste que cette voix qui fut tienne résonne toujours en moi pour le temps qui me reste. Jamais je ne pourrai l'oublier. Et pourquoi ?

« En chair et en os », nous nous sommes rencontrés sur le tard : au début des années 80 du siècle qui s'est écoulé. Toi, tu étais dans toute la force de ton âge, moi déjà au bord de la pente qui devait me conduire vers l'état où je suis, une vieillesse bientôt extrême. Je ne veux pas crier contre la cruelle injustice du temps, l'irréversible durée qui signe son injustice l'établit dans sa justice, puisqu'elle ne se soutient que de la remémoration qu'elle autorise et exige. Et me voici maintenant soucieux de rendre justice aux jours de notre rencontre et au temps où nous nous sommes découverts, pour le demeurer, en état d'accointance et de complicité. Plus qu'à moi, je te le dois. Toi-même leur as rendu justice lorsque, au risque d'encourager mon narcissisme, tu as suscité et édité ce livre d'hommage qui m'a été droit au cœur. Le beau texte que tu as écrit ne cesse de me remplir de joie et de fierté : la joie d'y entendre ta voix et la fierté de m'y découvrir tellement proche du penseur que tu es.

Cette proximité n'était pas donnée d'avance. Il nous a fallu la découvrir. En 1972, j'avais lu tes thèses consacrées à Husserl et Kant. Leur thème me préoccupait. J'y avais admiré ta fidélité, violemment rigoureuse, au texte ; et aussi ton écriture qui allait jusqu'au bout des possibles de la langue pour lui faire dire ce qui était à penser. Ta langue n'avait pas la pâleur de la théorie, bien qu'elle fût propice à en exprimer les exigences les plus secrètes. Mais en ce temps, je ne pouvais admirer que de loin. Factuellement, une rencontre eût été possible. Clavel que j'aimais comme un frère cadet et turbulent (sans cesse il me tarabustait) eût sans doute accepté de devenir notre médiateur. Cette médiation, je ne l'ai pas recherchée. Trop de distance (imaginaire, bien sûr) m'en empêchait. Je croyais que l'aspect que tu verrais en moi serait celui d'un « politique » demi professionnel, idéologue patenté, retiré depuis longtemps des « affaires », ayant trouvé refuge en un terrain neutre et pour lui familier, les mathématiques, dont je pensais (bien à tort, mais cela je devais l'apprendre plus tard) que tu n'aurais nul souci. Bref, je ne voulais pas paraître devant toi sous les traits (fussent-ils imaginaires) d'un « idéologue » retraité, cultivant le bout de jardin qu'il avait reçu en

¹ Sophocle, *Philoctète*, vers 225.

héritage. J'ai donc avalé mon désir. Ce temps était encore celui de la mésentente. Je le croyais du moins.

Vinrent ces jours de l'année 76 où j'ai lu ta préface à la traduction de la *Krisis*. Dès ce moment, tout a basculé. Je me suis retrouvé sur le même sol que toi, différent, mais sans distance radicale. Peut-être quelque séisme ayant traversé ton penser, ta vie, ton cœur t'avait-il transporté vers ce sol où j'étais. Mais je ne devais l'apprendre que plus tard. En ce temps, je ne savais rien de ta vie ; et de la mienne, tu ne pouvais savoir que ce que tu en entendais dire. Sans doute avais-tu lu *La Philosophie silencieuse*, puisque j'y trouvais une allusion dans ta préface, et donc découvert de ton côté cette adhérence, de toi à moi, à un même sol. Cependant prendre pied sur un sol commun et y chercher racine, n'entraîne pas qu'on y découvre les mêmes paysages et qu'on y voyage selon les mêmes voies. Quelque source, non plus de mésentente, mais de « mal entendre » pouvait encore subsister dans cet espace qui tout en nous rassemblant nous tenait séparés. En te lisant j'ai cru comprendre que tu étais resté « substantiellement » heideggerien, ce à quoi je ne pouvais me résoudre, pour m'en contenter. Bien plus tard, vers les années 90, tu m'as posé cette question : « Comment as-tu pu enjamber Heidegger ? » Je t'ai répondu, je crois, que nul ne pouvait l'enjamber, ni moi, ni un autre. Pour autant qu'on y séjourne, il n'y a pas d'autre bord de l'abîme où poser le pied ; on ne peut qu'y creuser sur place ; encore convient-il de laisser se manifester le lieu de l'entame, là où le discours, parvenu aux limites de ses capacités d'expression, exige la dépense d'une autre langue. Eh bien Gérard, il y a une chose que je ne savais pas de toi en cette année 76. c'est que tu es un être de « dépense ». Je n'avais pas tort de te tenir pour « fondamentalement » heideggerien – mais substantiellement, non. En cela, je me trompais. Un heideggerien substantiel, tu ne pouvais ni ne voulais l'être.

Tel Ulysse, tu as habité beaucoup de pensées, beaucoup de langues aussi et voyagé des unes aux autres pour y séjourner et en faire l'épreuve. Tes voyages, tu as su les endurer. Quelle force et quelle patience ! Mais jamais tu ne t'y es ménagé de refuge substantiel où tu pourrais thésauriser à l'aise, répéter ou mimer comme un dévot. Dans tout habiter, dans toute langue, tu as cherché où et comment dépenser pour trouver ta propre langue. Là étaient ta violence et ta générosité. Et ton corps même, ce corps vivant qui fut toi, tu l'as dépensé pour le tenir tien, jusqu'à perdre souffle et cette voix qui maintenant me manque.

Mais, je le répète, de tout cela je ne savais rien en 1976. Et je me tenais encore sur ma réserve, en attente de signes qui viendraient de toi. Ils se manifestèrent sans tarder. Peu après ce temps, nous avons « siégé » ensemble à quelques jurys de thèse où tu m'avais invité – à Toulouse ou à Paris. Le souvenir de ces moments (mais est-ce seulement un souvenir ?) est toujours vivant pour moi ; sans nostalgie cependant : à vie humaine, il n'y a pour le retour ni lieu ni jour possible. Ils exigent seulement (et avec violence) d'être rappelés et à nouveau vécus. Cette violence tient à l'état de bonheur où me plaçaient les moments où j'entendais ta parole. Une sorte de « ravissement » qui m'arrachait au rituel d'une soutenance. Ce que j'avais deviné en te lisant se déployait en un acte corporel et vivant. Ta parole était violente. Elle forçait l'autre à dire ce que son écriture, à quelque degré, pouvait dissimuler. Jamais agressive, mais sans concessions. Tu pourchassais les confusions, les approximations, les « ventres mous » où la pensée lambine et s'égarait. Attentive à mettre à découvert, ta parole dégageait chez l'autre ce qui était fort et digne d'être pensé. Et cela tu l'exprimais dans ta

langue. Ainsi tu lui révélais sa propre force, pour peu qu'il en ait eu. Je m'en trouvais tout heureux, comme si, à t'entendre, je me découvrais à mon tour quelque force. Seulement voilà : ces moments étaient fugitifs et discontinus. Même la convivialité, rituelle, des « pots de thèse » ne parvenait pas à les ranimer : trop de monde, trop de tiers, trop d'information bavarde et diffuse. Et de nouveau, chacun s'en allait de son côté du monde, en attente d'un autre jour. Lorsque je pense aujourd'hui aux jours où s'annonçait notre entente, j'y vois quelque chose comme la naissance d'une histoire d'amour, un état d'attente vers quelque moment de présence et d'adresse réciproque dont on espère qu'il se bouclera sur lui-même, en demeurant indemne et hors d'atteinte. Mais toujours le bruit du monde s'en mêle, selon son cours. Toute l'affaire semble alors s'ajourner et seul demeure le suspens, le souci du jour espéré de l'entente et de son partage.

Ce jour devait venir pour nous, un peu plus tard. La date exacte, je ne saurais la dire ; certainement dans l'année universitaire 82-83, puisque ce fut la dernière année où j'ai eu le droit de prendre des thèses « sous mon bonnet ». Nous nous sommes retrouvés tous les trois, Élisabeth, toi et moi, à l'heure de midi dans un « couscous » aujourd'hui disparu, de la rue des Écoles. Nous y étions seuls ; aucun bruit entre nous autres que celui de nos paroles. De ce jour, tout s'est bouclé. S'est peu à peu découvert le champ de notre accointance, au-delà de toute étiquette doctrinale. Ce champ s'est manifesté depuis ton côté : ton souci du « logique » ; ta passion pour Wittgenstein, que tu as si bien traduit ; ton désir d'accès à la mathématique ; ta relecture de Descartes, depuis la géométrie. Mais aussi, et avant toute chose, ta violence généreuse contre la « bêtise » ; ton entêtement à débusquer les énoncés où le penser se fige et s'épuise en certitude doctrinale.

Infatigable dans le travail de la pensée : c'est ainsi que tu te découvrais dans ta posture et ta voix, affaires vivantes et corporelles. Une présence qui éveille le penser, l'inquiète et le met en mouvement, c'est là chose rare et qui exige qu'on la préserve. La préserver dans l'entre-deux qui nous séparait devint notre commun souci. Ainsi tu m'es devenu inséparable du fait même que tu m'étais distinct.

Tu sais bien, Gérard, que (pas plus que toi, sans doute) je ne crois à quelque vie éternelle, fût-elle sous le forme du moi transcendantal dont Husserl a dit un jour qu'il pouvait dormir sans jamais mourir. Je ne te dis donc ni « au revoir », ni « adieu ».

Mais cette présence exigeante, qui fut toi, je veux la préserver, en entendant ta voix. Et c'est pourquoi je te parle, entraîné par ce qui, de toi, demeure manifeste et vrai.